



# À propos de Valère-Gille

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 SEPTEMBRE 1997

À force de promener mon chien dans les jardins de l'abbaye de la Cambre et de passer, chaque fois, devant la plaque de bronze à l'effigie de Valère-Gille, j'ai fini par céder à la tentation de chercher à mieux connaître cet écrivain aussi célèbre que rarement lu. Je ne savais pas qu'à beaucoup d'égards, j'irais de déception en déception. À vrai dire, j'aurais dû m'y attendre. Dans leur *Anthologie de la poésie francophone de Belgique*, nos confrères Alain Bosquet et Liliane Wouters n'avaient-ils pas écrit que l'œuvre poétique de Valère Gille était celle d'un fonctionnaire de la poésie<sup>1</sup>? Ils l'avaient simplement cité pour mémoire. Par acquit de conscience en quelque sorte. Je ne tardai pas à constater, à la lecture des recueils, que leur jugement iconoclaste était largement justifié, même s'il contredisait la pieuse notice de Gustave Vanwelkenhuysen<sup>2</sup>.

Il m'est, dès lors, apparu que ce n'était pas grâce à ses poèmes que Valère-Gille mérite son renom, mais bien par le rôle important qu'il a joué à la *Jeune Belgique*, par ses amitiés littéraires et, surtout, par ses activités au sein de notre Académie.

La famille bourgeoise d'Anderlecht où il naît le 3 mai 1867 n'est guère friande de littérature. Le père, qui deviendra vice-président de l'Académie royale de médecine, ne se passionne que pour les sciences. Cela n'empêche pas son fils

---

<sup>1</sup> Liliane Wouters et Alain Bosquet, *La poésie francophone de Belgique. 1804-1884*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1985, p. 6 et p. 339.

<sup>2</sup> Gustave Vanwelkenhuysen, *Notice sur Valère Gille*, dans *Galerie des portraits*, t. II, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1972, p. 463-79.

puîné, de versifier, dès le plus jeune âge. Il gardera le don des rimes jusqu'à la fin de sa vie...

En 1885, Valère-Gille entre à l'université de Louvain, où il se lie d'amitié avec Georges Virrès et Adolphe Hardy, mais c'est l'aventure de la *Jeune Belgique* qui le fascine. Il veut à tout prix rencontrer ses fondateurs. Il parvient à être reçu par Iwan Gilkin, devant qui il récite un poème de Lamartine, puis par Albert Giraud, qui le fait admettre à la table de la *Jeune Belgique* pour le porto de midi à la *Taverne royale* des Galeries Saint-Hubert, et même à l'absinthe de six heures au *Sesino*, sur le boulevard du centre.

Il est aux anges. À vingt ans, il collabore à la revue et publie sept poèmes dans son *Parnasse*. Ils sont plutôt médiocres. L'auteur cherche ses marques. Il a renoncé au romantisme et subit successivement l'influence d'Iwan Gilkin et celle de Charles Van Lerberghe. En ce qui concerne celui-ci, le mot *influence* est un euphémisme. Le poète de la *Chanson d'Ève* ne s'y trompe pas. Le 6 décembre 1888, après avoir lu trois poèmes de Valère-Gille publiés dans *La Jeune Belgique* du 20 novembre, il écrit à Albert Mockel : «Valère-Gille a sucé (sans que j'y fisse une particulière attention) une quantité assez grande de mon sang, pour finir par me ressembler.» Et il joint à sa lettre un tableau où sont juxtaposés des vers de Valère-Gille et les siens. Comme l'a observé Jacques Detemmerman, «Les emprunts sont difficiles à nier, mais leur importance est fort variable : tantôt un rythme, tantôt une image, tantôt un mot. Au total, il y a bien là du Van Lerberghe qui est devenu du Valère-Gille<sup>3</sup>.»

C'est le point de départ d'une rupture avec *La Jeune Belgique* que Van Lerberghe notifie à Albert Giraud en la justifiant : «Le peu de ce qui est à moi dans mes vers ne m'appartient plus. Est-ce un hasard, une simple rencontre? Je ne le crois pas.» Ses doléances sont évidemment transmises à l'accusé, qui s'empresse de nier tout plagiat et de protester de son amitié. Charles Van Lerberghe ne cherche pas le conflit ouvert; il n'insiste pas mais souhaite : «En toute impartialité et en toute sincérité, je crois qu'un livre du genre des pièces que j'ai eues en vue

---

<sup>3</sup> Cf. Jacques Detemmerman, *Un différend littéraire en 1888: Charles Van Lerberghe, Valère-Gille et l'affaire de plagiat*, dans *Études de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse pour son 75<sup>e</sup> anniversaire*, Bruxelles, 1978, p. 125-33.

vous ferait tort autant à vous-même qu'à moi...» L'affaire du *plagiat* est terminée, mais la rupture du poète gantois avec *La Jeune Belgique* est consommée.

L'année suivante, à la mort prématurée de Max Waller, à qui Henry Maubel n'a accepté de succéder que pendant quelques mois, Valère-Gille devient directeur de la revue avec, à ses côtés, les deux autres «G», ceux-là mêmes qui l'avaient accueilli lorsqu'il était étudiant : Iwan Gilkin et Albert Giraud. S'ouvre alors le temps des combats. On ne fait pas dans la dentelle dans le monde littéraire de l'époque. Dans le monde de la presse non plus, d'ailleurs. Valère-Gille ferraille contre l'art social cher à la revue *l'Art moderne* d'Edmond Picard. Par fidélité à la théorie de l'art pour l'art assurément, mais aussi par atavisme bourgeois. Puis il se heurte à *La Wallonie* d'Albert Mockel, aux symbolistes, à la pratique du vers libre. «En somme, tranche-t-il, la question du vers libre n'existe pas. Elle a été inventée par quelques étrangers auxquels l'esprit latin était inconnu.»

Le 1<sup>er</sup> juin 1891, Valère-Gille commence sa longue carrière administrative à la Bibliothèque royale. Il devient le fonctionnaire épinglé par Alain Bosquet et Liliane Wouters. La déontologie l'oblige, croit-il, à céder la direction de *La Jeune Belgique* à Iwan Gilkin, mais il n'abandonne pas sa collaboration. Edmond Picard demeure sa bête noire, mais c'est au *Coq rouge*, créé en 1895, qu'il réserve ses principales estocades. Certes elles n'ont pas la vigueur de celles d'Iwan Gilkin accusant Émile Verhaeren d'écrire «un baragouin d'Apache»; elles sont plus policées, mais révélatrices d'un ressentiment à l'égard des sept anciens de *La Jeune Belgique* Louis Delattre, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Hubert Krains, Maurice Maeterlinck, Francis Nautet et Émile Verhaeren passés à l'ennemi. La querelle se prolonge jusqu'à la disparition des deux revues en 1897<sup>4</sup>.

Que dire des recueils de poèmes de Valère-Gille sinon que *Le château des merveilles* doit trop au *Pierrot lunaire* d'Albert Giraud, que *La Cithare* ne vaut pas les sonnets d'André Chénier dont l'auteur s'est largement inspiré, que les clichés de l'esthétique parnassienne encombrant *Les Tombeaux* dont les sonnets célèbrent écrivains et peintres favoris ainsi que le cher Richard Wagner?

---

<sup>4</sup> Cf. Georges-Henri Dumont, «Quand le “Coq rouge” plantait ses ergots sur la “Jeune Belgique” (1895-1897)», dans *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1991, p. 236-55.

J'ai vu sourire Iseult à son amant unie  
Et goûter dans l'amour l'ivresse du néant.

Il y a toutefois dans *Le Collier d'opales* quelques jolies strophes :

Cet éventail, oiseau farouche  
Qui bat de l'aile dans tes mains  
Voudrait s'évader vers ta bouche  
Et, prisonnier, palpiter en vain.

ou, citée dans l'anthologie de Liliane Wouters et Alain Bosquet :

À l'avant du bateau qui descend la rivière  
Sous un parasol blanc, debout dans la lumière,  
Le jeune Tai-trun aux lèvres de corail  
Agite en souriant un fragile éventail<sup>5</sup>.

C'est charmant, sans plus. En fait, Valère-Gille semble être un poète perpétuellement sous influence. Son *Coffret d'ébène* et sa *Corbeille d'octobre* rappellent son enthousiasme d'adolescent pour Lamartine. Quant à son *Joli mois de mai*, il contient quelques gracieuses chansons à refrain.

Mais Valère-Gille se croit aussi doué pour le théâtre. Le Parc joue de lui, en 1903 et 1907, deux comédies en un acte. L'une en vers, *Ce n'est qu'un rêve*, rapidement oubliée; l'autre en prose, *Madame reçoit*, est qualifiée par l'auteur de comédie de paravent. C'est tout dire! *Le Sire de Binche* est demeuré inédit. Réduit successivement de trois à deux actes, puis à un seul, la pièce a été soumise au

---

<sup>5</sup> Le thème de l'éventail est récurrent dans la poésie de Valère-Gille. Il écrit sur un éventail sans doute offert à l'occasion d'un bal à la très jeune I.K. (1886-1974), fille du Dr Edouard Kufferath, médecin de la Cour : Papillons, étoiles et roses / Décorent ce frêle éventail : / L'argent, la nacre et le corail / Y colorent les fleurs écloses. / Foin de tous les soucis moroses / Et de leur funèbre attirail! / Papillons, étoiles et roses / Décorent ce frêle éventail. / Mais tu l'ouvres de tes doigts roses / Pour en admirer le travail; / Sur ton cœur soudain, en détail / Tombent comme des apothéoses, / Papillons, étoiles et roses. / Valère Gille (sic) / 7 nr (?) 1902.

Irène Kufferath épousera le D<sup>r</sup> Jules Gaudy et aura une fille, Suzanne Gaudy-Verhesen. L'éventail fait partie des collections de Fernand Verhesen, que je remercie vivement de m'avoir communiqué cette information.

comité de la Comédie-Française. Sans suite. Heureusement, car les répliques de cette comédie sont, tout au plus, dignes d'Offenbach. On songe au fameux couplet «Voici le sabre, le sabre de mon père» en lisant :

Mais c'est la dague  
De notre sénéchal! C'est trop fort, il divague...

Valère-Gille s'est-il senti dépassé par les courants nouveaux de l'écriture poétique et dramatique? C'est probable. Ses critiques publiées dans *La Dernière Heure* révèlent, en tout cas, sa méfiance à l'égard des œuvres de Giraudoux et d'Anouilh.

Il renonce pratiquement à la création littéraire. Le 8 janvier 1921, il a été élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises par les quatorze membres désignés par le Roi. Et c'est désormais à cette compagnie qu'il donnera le meilleur de lui-même. C'est le grand tournant de sa vie. Le temps des polémiques est révolu, cédant à celui des réconciliations et des amitiés. Il siège, du reste, aux côtés des anciens militants du *Coq rouge* Georges Eekhoud, Hubert Krains, Albert Mockel, Maurice Maeterlinck (quand il se donne la peine de venir), Fernand Severin. Sa vraie nature de rêveur bienveillant l'emporte définitivement sur toute passion, sans étouffer toutefois son goût du mot caustique ou gaillard. Même lorsqu'il rédige ses précieux souvenirs sur *La Jeune Belgique* — il faudrait songer à les rééditer —, il édulcore les différends et les conflits d'antan.

Son atticisme, sa prodigieuse culture littéraire entretenue à la Bibliothèque royale, son culte de la langue française font merveille lors des séances publiques de l'Académie. Il adore l'exercice périlleux du discours de réception des nouveaux élus. Même quand ceux-ci se situent assez loin de ses convictions.

Le 4 avril 1936, il reçoit Colette, élue au fauteuil d'Anna de Noailles. C'est un événement mondain autant que littéraire. Ce qui le ravit. Les cheveux légers et clairsemés au-dessus d'un large front, les yeux vifs sous la broussaille des sourcils à laquelle répond la moustache en crocs, il commence par ironiser à propos de l'antiféminisme de l'Académie française, puis évoque longuement la figure d'Anna de Noailles, non sans citer Leconte de Lisle et Racine. De Colette, il rappelle les liens avec la Belgique avant de célébrer avec finesse l'aspect poétique de son œuvre.

Vous aimez toute la vie de toute votre vie, note-t-il. Sans cesse vous voulez la palper, et en sentir le mouvement et la chaleur. Et si vous aimez les bêtes, les belles bêtes de proie et celles aussi qui ont le type humain, c'est parce qu'elles sont de la vie sauvage, instinctive, dominatrice et cruelle.

[...]

C'est vous-même qui êtes incarnée dans votre style, dit-il encore, c'est votre vie qui lui donne une telle intensité de vie que nous croyons voir s'animer tous les mots, et la phrase onduler et se redresser comme la souple échine d'un félin sous les caresses.

[...]

Votre style est une perpétuelle création, un perpétuel frémissement de flux vital, une perpétuelle sensualité. Ce sont des sensations faites mots<sup>6</sup>.

Deux ans plus tard, recevant Charles Plisnier, Valère-Gille s'adresse à lui en mêlant à la formule d'usage un brin d'ironie, assorti d'une marque de respect :

Monsieur,

Il y a quelques années vous eussiez sans doute souffert avec impatience d'être appelé *monsieur*. Autour de vous on se donnait communément du *citoyen*, du *compagnon*, du *camarade*. Ce n'était point des formules de politesse; c'était des mots de passe; c'était même des professions de foi faites d'une voix sourde, brève ou violente, et les yeux illuminés d'une foi fiévreuse.

En Plisnier, l'orateur admire surtout l'humanisme. Et il en profite pour donner sa définition du concept.

Humaniste! Ah! le beau nom! Cela veut dire que la discipline classique a formé la raison et la sensibilité; cela veut dire que, par l'étude des auteurs anciens, on est devenu un homme, un humain; cela veut dire qu'on a pris conscience de son rang et de sa dignité dans la nature; cela veut dire qu'on a conquis, par la force de l'esprit, la liberté d'être soi, de juger, d'examiner, de choisir, mais qu'en même temps on a développé cette sensibilité, mère de la pitié, par laquelle on communique avec l'humanité tout entière. Un humaniste c'est mieux qu'un homme instruit, c'est un homme éduqué.

---

<sup>6</sup> *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1936, p. 53-64.

Parlant de la poésie de Charles Plisnier, Valère-Gille ne peut s'empêcher de reprendre la critique du poème en prose qu'il avait formulée, un demi-siècle plus tôt, dans *La Jeune Belgique*. Il s'obstine à le considérer comme «une forme élémentaire, inachevée [...] la forme primesautière que prend une émotion verbale avant de devenir des vers. Il est une ébauche. C'est la matière brute dont il faudra extraire l'or pur». A 71 ans, il n'en démord décidément pas!

Quand, à la fin de son discours, Valère-Gille rappelle la rupture de Plisnier avec le parti communiste et la «rigidité géométrique» de ses dogmes, il voit dans ce drame spirituel l'explication de l'accent tragique de *Faux passeports*. «C'est, dit-il, un adieu à tout un passé d'espérances; et vous fermez ce livre sur une page qui est une des pages les plus émouvantes de la détresse humaine.»

*Mariages et Faux passeports*, ajoute-t-il, seront placés très haut dans la hiérarchie littéraire parce que vous y fréquentez les sommets terrifiants des âmes où l'on vit parmi les éclairs et les tonnerres des passions déchaînées. Vos livres ont une densité humaine que l'on ne rencontre que dans les grandes œuvres<sup>7</sup>.

Beaucoup se demandaient comment Valère-Gille s'en tirerait pour le discours de réception de Paul-Henri Spaak. D'une envergure assurément exceptionnelle, le personnage n'était pas ce que les académiciens, entre eux, appellent un bon sujet. Mais, malgré ses quatre-vingts ans et sa sciatique persistante, Valère-Gille prononce l'un de ses discours les plus attachants. Il néglige allègrement les deux opuscules publiés par le récipiendaire et se livre à un brillant éloge de l'éloquence comme genre littéraire, puisant ses arguments dans Fénelon, Lacordaire, Cicéron, Racine, Lamartine, Mirabeau, Danton, Jaurès et même Émile Vandervelde. Il appelle aussi à la rescousse Paul Janson et Paul Spaak, les ascendants immédiats du ministre.

Bien sûr, les auditeurs reconnaissent avec un sourire l'allusion à ce que les journalistes appellent les «retournements de veste», mais elle est si élégamment faite qu'elle prend l'allure d'un hommage.

---

<sup>7</sup> *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1938, p. 53-59.

L'orateur, explique-t-il, ne voit pas et ne doit pas voir les choses sous leur aspect d'éternité. Il ne les voit que mouvantes, éphémères et toujours nouvelles. Il est un homme d'action. Le spectacle de la fuite perpétuelle des choses, de leur perpétuel évanouissement, de leur perpétuelle renaissance l'excite comme la fuite du gibier excite le chasseur. [...] Pour lui il n'y a pas une vérité, mais des vérités d'un jour, des vérités momentanées qu'il faut saisir sur-le-champ. Car elles ne seront plus demain. Il n'envisage que d'avoir raison au moment où il parle, et le moment où il parle est déjà loin de lui<sup>8</sup>.

Le 25 août 1947, quelques mois après cette mémorable séance publique, depuis le Musée Wiertz dont il est le conservateur une sinécure que le gouvernement lui a attribuée après la mort d'Albert Mockel — Valère-Gille écrit une longue et émouvante lettre à Maurice Maeterlinck. Comme elle est inédite dans son intégralité, il me paraît judicieux de donner lecture de tous ses paragraphes parce que chacun d'eux éclaire l'état d'esprit de Valère-Gille, à la fin de son existence.

Cher Ami,

Eugène Baie m'a annoncé votre retour à Nice et m'a donné votre adresse... et je vous écris. Je vous écris parce que ce désir était en moi depuis longtemps. Il s'est fait plus puissant ce jour où l'on m'a rappelé que j'avais 80 ans et qu'on m'a invité à jeté [sic] un regard derrière moi.

J'ai revu ainsi ceux qui avaient été ma jeunesse si ardente d'amitié, de foi et d'espérance et aussi si généreusement injuste, comme la vie elle-même. Je revoyais mon passé avec une intensité poignante, car le Temps se plaît à débroussailler notre vie et à y ouvrir de larges perspectives où nous retrouvons, avec soudain un battement de cœur chaleureux, ceux qui furent de notre pensée et de notre cœur. Hélas! ils ne sont plus que des ombres. Leur vie est désormais en nous et sans cesse nous craignons de voir s'évanouir le dépôt sacré. Je cherche autour de moi et je ne retrouve, parmi ceux qui furent de la génération des Jeunes Belgiques, que vous et qu'André Fontainas revu, il y a quelques mois à Bruxelles mais si défiguré. Les autres... mais je les évoque pieusement : Émile Verhaeren aux grandes enjambées lyriques, Iwan Gilkin, le pessimiste conciliant, Giraud le pessimiste en révolte, Severin le rossignol solitaire, van Lerberghe si fin, si blond, si timide quoiqu'anglo-saxon, Le Roy dont j'occupe maintenant la demeure du Musée Wiertz après Mockel... Mais c'est à vous que je pense le

---

<sup>8</sup> *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1947, p. 27-36.

plus souvent au moment où je m'approche de la Porte mystérieuse. Je vous revois penché avec Iwan sur les lithographies de Redon, angoissé par les origines de la vie. Et je songe que s'il doit rester quelque noblesse de notre attitude terrestre ce sera cette angoisse que vous avez connue et ce cri terrifiant devant la vie : Pourquoi?

Pour quoi? C'était le temps où toute une génération pensive interrogeait le mystère de toutes choses où, *Borné dans sa nature, infini dans ses vœux*, on se heurtait partout à sa limitation, à son «Être» qui n'était peut-être, comme le reste, qu'une illusion individuelle. Et nous répétions les vers du Poète hautain et monoclé que vous suiviez parfois sur les Boulevards de Paris, religieusement et avec une timidité respectueuse :

Et toi divine mort...

Affranchis-nous du Temps, du Nombre et de l'Espace

Et rends-nous le repos que la Vie a troublé.

Avons-nous changé depuis ces temps lointains? et ne sommes-nous pas toujours devant une nouvelle Porte du Mystère après nos milliers d'efforts? Ce «repos» quel est-il? «*Omnia ad Unum tendunt*», nous dit saint Augustin et cet «*Unum*» que peut-il être autre que le Néant? Celui dont le grand Évêque avait déjà dit : *Cor hominum est inquietum donec requiescat in Te*. Attendons; peut-être, sera-ce notre dernière pensée qui sera éternelle. S'il en était ainsi vous seriez éternel. Mais je divague, cher Ami. Contentons-nous de vivre sans connaître et surtout sans chercher à connaître. Il faut être humble devant le Destin.

Je vous laisse, mais non sans vous prier de mettre aux pieds de la Comtesse mes précieux et respectueux hommages et de lui rappeler que je garde toujours le souvenir de sa présence un jour à Bruxelles.

Très fidèlement,

Valère-Gille<sup>9</sup>.

Un peu moins de trois ans plus tard, Valère-Gille franchissait les «Portes du Mystère», à Haasdonck, en Flandre orientale, le 1<sup>er</sup> juin 1950. Il avait 83 ans.

Copyright © 1997 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

---

<sup>9</sup> Archives et Musée de la Littérature, fonds Maeterlinck.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Georges-Henri Dumont, *À propos de Valère-Gille* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1997. Disponible sur : < [www.arlffb.be](http://www.arlffb.be) >